

PAUL MIRANDE

# **LES AMOURS IMPOSSIBLES**

CHRONIQUE D'UN TOUR DU MONDE

CUENCA (ÉQUATEUR), 2023.

Titre original

**TERRA INCOGNITA**  
*kroniek van een wereldreis*

traduit du néerlandais par l'auteur

COUVERTURE : *THE GOLDEN RECORD*, VOYAGER PROGRAM, NASA, 1977.

i.m. Raymond De Ryck (1924-2009)



*« Pourquoi l'écrasante majorité de la population mondiale  
vit-elle toujours dans des conditions moyenâgeuses  
à l'époque de la conquête spatiale ? »*

APRÈS NOUS LES ENFANTS



PROLOGUE : LE MONDE NOTRE VILLAGE

LE CAIRE 01 09 77

BOMBAY 03 09 77

DJAKARTA 07 09 77

SYDNEY 09 09 77

HONG KONG 12 09 77

MANILLE 14 09 77

TOKYO 16 09 77

ANCHORAGE 19 09 77

ÉPILOGUE : LE SOL ET LE SANG



## PROLOGUE : LE MONDE NOTRE VILLAGE

### 1

L'année où les sondes spatiales Voyager 1 et Voyager 2 furent lancées, Bosch père et son fils Ben entreprirent un tour du monde. Pas en quatre-vingts jours comme Phileas Fogg, le héros de Jules Verne. Leur périple à eux prendrait un peu plus qu'un quart de cette durée, soit vingt-deux jours, ce qui revenait finalement à trois semaines. Car, tout comme dans le roman de Verne en 1873, on gagnait aussi, un siècle plus tard, en 1977, en se déplaçant d'ouest en est, à l'arrivée un jour. En franchissant la limite de changement de date, on récupérait en effet les heures qu'on avait perdues en se déplaçant d'un fuseau horaire à un autre.

Le départ fut fixé au premier septembre, le premier jour de l'automne météorologique, le retour au vingt et un septembre, le jour traditionnel de l'équinoxe d'automne.

Le voyage devait s'effectuer nécessairement en septembre, car Ben entamait début octobre sa deuxième année de droit. C'est précisément parce que Ben n'avait pas de seconde session que son père put planifier ce voyage, dont il avait rêvé toute sa vie, en un laps de temps aussi court.

Le père de Ben – *Papa* – voulait se rendre dans les cinq continents et avait soumis à son agence de voyages les destinations suivantes : Le Caire (situé en Afrique), Bombay et Djakarta (situés en Asie), Sydney (situé en Océanie), Hong Kong, Manille et Tokyo (tous également situés en Asie), et enfin Anchorage, la plus grande ville d'Alaska, située sur le continent américain. De là, père et fils survoleraient le pôle Nord pour atterrir à Schiphol et regagner Zaventem, leur base de départ bruxelloise, dans un Fokker Friendship.

Papa était originaire du hameau La Montagne, qui faisait partie d'Aaigem, un village rural dans la région d'Alost. Un quart de siècle plus tard, le chansonnier flamand Jan De Wilde composa tant sur La Montagne que sur Aaigem deux chansons superbes.

Sur La Montagne, le hameau où se trouvait la maison natale de Papa et où l'auteur-compositeur s'établit lui-même, la chanson dit pleine d'humour :

*La Montagne était autrefois une plaine  
C'est parce que le reste du village s'affaissa  
Que La Montagne émergea*

La quarantaine passée, Papa avait dressé une liste de tous les pays du monde. Les pays qu'il avait visités, même s'il n'y avait fait qu'une escale, étaient rayés. Le nombre de pays rayés s'élevait entre-temps à près de quatre-vingt. Papa avait poussé le zèle jusqu'à calculer le nombre de fois qu'il s'était rendu dans les pays voisins : ainsi, il avait mis les pieds treize fois en Allemagne de l'Ouest, seize fois en Grande-Bretagne, dix-huit fois aux Pays-Bas et vingt-deux fois en France.

La maman de Papa – la grand-mère de Ben – avait à peine vu la mer du Nord. Aussi, on comprend aisément pourquoi Papa tenait tant à cette liste. Elle lui donnait le sentiment que le monde était devenu son village. Et pas uniquement son village, d'ailleurs : notre village !

Après avoir foulé le sol de tant de pays, Papa trouvait qu'il avait finalement déjà vu le monde entier dans son propre village. Le monde avait beau être devenu un village, son village n'en avait pas moins toujours été un monde. Car que voyait-on dans le monde sinon abus de pouvoir, trahisons et meurtres ? Et ce sont précisément ces maux-là que Papa avait vu sévir dans son propre village. Pas uniquement pendant la guerre d'ailleurs, également en temps de paix après la Libération !

À ceux qui n'avaient pas poussé plus loin que la Côte d'Azur ou que les plages de la Botte italienne, voire de la Péninsule ibérique, il pouvait dès lors affirmer plein d'aplomb :

– Nous vivons dans un Pays de Cocagne !

Bien sûr, Papa n'ignorait pas que les Alliés avaient divisé le monde après la Libération en trois blocs, lesquels ne bénéficiaient pas tous des mêmes richesses ni des mêmes libertés. Aussi, il dit sentencieusement à son fils :

– Il y a trois ans, tu t'es rendu en Amérique, le Premier Monde, et l'année passée en Russie, le Deuxième Monde. À présent il est temps que tu fasses aussi un tour dans le Tiers-Monde !

## 2

Jusqu'après son premier voyage en Amérique, Ben avait collectionné les timbres-poste des pays desquels Papa avait pu lui envoyer une lettre ou une carte postale. Il les décollait en les tenant tout près de la bouche d'une bouilloire pour ensuite les laisser sécher entre les pages d'un bottin. Hormis l'Union Soviétique, les pays les plus petits avaient souvent les timbres les plus grands et les plus colorés. Comme si ces pays cherchaient à compenser l'exiguïté de leur territoire national par une présence accrue dans le trafic postal international. Des pays dans lesquels Papa s'était rendu mais desquels il n'avait rien pu envoyer à son fils, ce dernier avait acheté les timbres auprès de collectionneurs ayant pignon sur rue. Mais échanger ou acheter des timbres parut à Ben une forme de malhonnêteté, à telle enseigne qu'il abandonna un jour tout sec sa collection !

Finalement, Ben se défît de son album à un camarade de classe que ne gênait pas le négoce des timbres. Peu après, il acquit un globe lumineux, sur lequel, à l'aide d'une ficelle rouge et blanche et du papier collant, il relia les huit destinations de son tour du monde.

Céline, la sœur cadette de Ben, ne trouva pas le résultat reluisant.

– Votre dernier vol au-dessus du pôle Nord, observa-t-elle, fait en sorte que votre périple ne forme pas un cercle parfait autour de la planète. Franchement, ne trouves-tu pas toi-même qu'il est ridicule de prétendre voir le monde en trois semaines ?

– Es-tu jalouse, Céline, que tu ne seras pas du voyage ? répliqua Ben sur un ton irrité.

– Absolument pas, frerot. Je souhaite que tu puisses profiter un max de ce voyage. Le jour où tu prends ton envol avec Papa, j'entre dans le secondaire. Avec un peu de chance, je pourrai réciter de mémoire en trois semaines la déclinaison de *Rosa*. C'est pour moi plus important que de faire des sauts de puce d'une grande ville polluée à une autre.

Sept ans plus tôt, Ben avait, lui aussi, appris au collège, jusqu'à la nausée, la déclinaison de *Rosa*. Céline se référait cependant à la chanson que Jacques Brel avait composée en 1962, trois ans avant sa naissance :

*Rosa rosa rosam  
Rosae rosae rosa  
Rosae rosae rosas  
Rosarum rosis rosis*

*C'est le plus vieux tango du monde  
Celui que les têtes blondes  
Ânonnent comme une ronde  
En apprenant leur latin*

*C'est le tango du collègue  
Qui prend les rêves au piège  
Et dont il est sacrilège  
De ne pas sortir malin...*

Papa fit la connaissance de la famille Brel après la Seconde Guerre mondiale. Le père, Romain, était fabricant de papier et de carton, et livrait également à la brasserie Bosch. Brel père ne savait que faire de son fils, un chansonnier voué à la misère, selon lui. Papa sympathisa néanmoins avec le jeune rebelle. Bien que Jacques soit de cinq ans le cadet de Papa, ils se marièrent tous deux en 1950, Papa le dix-sept avril, Jacques le premier juin. Papa employa Jacques même un temps à la brasserie. Maman trouvait cependant que le fils Brel empêchait, avec sa guitare, les travailleurs de travailler. Il n'empêche : malgré les remontrances de Maman, Papa continuerait à soutenir le jeune Brel.

Plus d'un quart de siècle plus tard, atteint d'un cancer du poumon, Jacques apprit qu'il n'atteindrait pas la cinquantaine. Aussi, il organisa pour ses amis bruxellois une espèce de Dernière Cène au Prince de Liège. Le dîner eut lieu cette année-là, juste avant l'été, à l'hôtel-restaurant situé à la limite d'Anderlecht et de Molenbeek. Papa faisait partie des invités, et il fut après coup plus que jamais décidé à faire ce tour du monde dont il avait rêvé toute sa vie. Il ne voulait toutefois pas, comme Brel deux ans plus tôt, traverser les océans sur un yacht. On ne voyait que de l'eau et encore de l'eau. Non. Il voulait, lui, se balader dans les capitales mondiales. Brel n'avait que quarante-huit ans, lui en avait déjà cinquante-trois. Et Papa en avait connu, des congénères de son âge qui, tout comme Brel, avaient appris un beau jour qu'ils souffraient d'une maladie incurable. Aucun de leurs projets de rêve, qu'ils avaient continuellement postposés, ne serait jamais réalisé. Mais Papa était plus que jamais déterminé à ce que cela ne lui arrive pas !

Avant que Brel, né à Schaerbeek, ne rejoigne Paris, il avait habité rue de la Peinture à Dilbeek. Cette rue donnait sur le lycée de jeunes filles qu'allait fréquenter Céline : Regina Caeli, *la Reine du Ciel*. Il n'y avait pas de meilleur endroit pour observer des jeunes filles flamandes catholiques éduquées à la dure. Et Ben s'est par la suite souvent demandé si ce n'est

pas là que Brel eut l'inspiration pour sa chanson LES FLAMANDES, composée l'année de sa naissance 1958 :

*Si elles dansent c'est parce qu'elles ont vingt ans  
Et qu'à vingt ans il faut se fiancer  
Se fiancer pour pouvoir se marier  
Et se marier pour avoir des enfants*

*C'est ce que leur ont dit leurs parents  
Le bedeau et même Son Éminence  
L'Archiprêtre qui prêche au couvent  
Et c'est pour ça, et c'est pour ça qu'elles dansent*

*Les Flamandes, les Flamandes,  
Les Fla, les Fla, les Flamandes*

Maman était scandalisée par cette chanson. Tout d'abord, elle s'en prenait à la sainte Église. En outre, Brel faisait comme si les jeunes Flamandes se fiançaient quand elles avaient vingt ans pour se marier et se mariaient pour avoir des enfants. Elle avait déjà vingt-six ans quand elle épousa Papa, trente-quatre quand elle mit Ben au monde, et quarante et un à la naissance de Céline. Alors, de quoi causait-il à la fin, *le grand Jacques* ?

Maman avait toujours trouvé Brel un hurluberlu peu fiable. Composer des chansons d'amour, mais tromper entre-temps sa légitime, ça criait vengeance au ciel. Grâce à ses relations dans la bourgeoisie, Maman était parfaitement au courant du genre de vie que menait Brel. Qu'on l'idolâtrât en France, en disait plus long sur les Français que sur *les Flamandes* !

Ben, au contraire, estimait que cette chanson était un hommage aux femmes flamandes. Continuer à danser à septante ans passés, n'était-ce pas une belle preuve de constance ? Comment y voir quoi que ce soit de

scandaleux ? Maman faisait, elle aussi, tous les jours preuve d'une telle constance. Ou était-ce plutôt une forme d'attachement au terroir ? À ses yeux, ce tour du monde était du pur gaspillage, surtout quand on songeait que la brasserie devait être rénovée d'urgence !

Considérant toutefois que Papa avait rêvé si longtemps de ce voyage, elle en entrevit aussi le côté positif. Pendant trois semaines, elle pourrait se passer de ses jérémiades à propos de tout et de rien !

### 3

Du haut de ses dix-neuf ans, Ben n'était pas du tout disposé à exaucer le vœu de ses parents de fonder une famille après ses études de droit. Il était encore vierge et nourrissait deux amours impossibles : la Française Aurore et la Néerlandaise Joyce.

Ben avait rencontré Aurore lors de son premier voyage en Amérique. Il venait d'avoir seize ans. Dans le hall de départ du Bourget, elle avait glissé sans crier gare sa lourde valise devant ses deux sacs de sport. Spontanément, elle lui avait fait penser à Raquel Welch, la pin-up de ces années-là. Dans le DC-8 affrété à destination de JFK, elle s'était retrouvée, après l'escale à Shannon, assise dans la même rangée que lui. Après qu'il eut renversé accidentellement du jus sur son T-shirt, ils avaient entamé la conversation. Aurore, un an plus âgée que Ben, était née à Heidelberg et fréquentait un lycée de Toulouse. Son père avait été l'un des pilotes d'essai du Concorde. Ben et Aurore eurent en tout et pour tout un rendez-vous à Washington, à l'époque du scandale qui entraîna la démission du président Nixon : le scandale du Watergate. Ben fixa rendez-vous à Aurore le vingt et un juillet, par le plus grand des hasards aussi le jour où Eddy Merckx remporta sa cinquième Grande Boucle. Elle s'y présenta cependant accompagnée d'un chaperon, le fils d'un scribe de la CIA, chef de sa famille d'accueil. Tous les trois, ils visitèrent le Smithsonian, et la conversation qu'ils eurent alors mis la vie de Ben sens dessus dessous.

Aurore parla longuement de Stendhal et de Jean-Paul Sartre. Mais toute question critique était balayée par son sourire enjôleur. Puis, Ben lui adressant la parole en français, elle exigea qu'il lui parlât en anglais pour que Justin, le chaperon en question, ne se sente pas exclu.

Outre le Musée de l'Aéronautique, ils visitèrent aussi le Planétarium. Là, Ben apprit à son grand étonnement que la lumière en provenance de l'étoile polaire était contemporaine de la colonisation de l'Amérique.

À l'issue de cette visite, Aurore griffonna son adresse sur le billet d'entrée du Planétarium, après quoi c'est elle qui devint, pour bien des années, l'étoile polaire de Ben.

À New York, peu avant leur retour en Europe, elle lui proposa en vain de faire un vol en hélico au-dessus de Manhattan.

Après son retour au bercail, Ben lui écrivit une première fois, mais sa lettre resta sans réponse. Sa seconde lettre reçut bel et bien une réponse, mais en raison de la grève des Postes françaises la plus longue de son histoire, Ben ne put lire celle-ci qu'au bout de trois mois.

Toujours est-il que ce seul rendez-vous et cette seule lettre rendirent Aurore aux yeux de Ben inoubliable !

Joyce, quant à elle, était venue s'installer, trois ans plus tôt – quand Ben se baladait encore en culotte courte – à côté de la brasserie dans la villa dénommée *Vue de Brueghel*. Elle était née deux ans après la Seconde Guerre mondiale dans les Indes néerlandaises, à Bogor, l'ancienne Buitenzorg. Son père était Néerlandais, sa mère Indonésienne. Elle avait vingt-neuf ans, était mariée à un cadre de 3M et mère d'une petite fille qui venait d'apprendre à marcher. Au début, le jeune couple laissa Ben complètement indifférent. Pour lui, Carlos, un Espagnol typique, et Joyce, une Hollandaise un peu olé olé, étaient les voisins, sans plus. Malgré cela, Ben aborda quelquefois avec Carlos le régime franquiste. Carlos avait été membre contraint et forcé des Phalangistes, mais s'en était détourné à cause de la répression brutale. Du reste, Carlos se comportait en Don Juan qui lançait des regards appuyés aux jolies femmes, et vraisemblablement ne

se priva pas, non plus, de les tripoter. Ce qui acheva bientôt d'énerver Joyce, qui était avec ses traits orientaux un des plus jolis bouts de femme du quartier.

Au début, Joyce ne prêtait guère attention à Ben, *ce fils de brasseur à la tache de vin*, et blaguait plutôt avec Papa. Après que Ben eut commencé à apprendre l'espagnol, la langue usuelle chez les voisins, ils se découvrirent néanmoins des intérêts communs. Tous deux se faisaient beaucoup de soucis à propos de l'environnement, des droits de l'homme et de la macrobiotique. Ainsi, ils vitupéraient contre le laxisme des autorités face à la pollution et contre les régimes qui réprimaient les dissidents et les minorités.

La plupart des membres des deux familles ne consommant que le pain blanc classique, ils partageaient hebdomadairement – macrobiotique oblige – un pain complet. Ils échangeaient aussi des recettes, bien que Ben ne fût jamais un as de la cuisine. Maman se plaignait qu'il bousillait ses casseroles en laissant le riz complet s'agglutiner au fond. Elle ne visait toutefois pas que la macrobiotique. Car, un jour, sans avoir l'air d'y toucher, elle ne put s'empêcher de déclarer :

– Quand une femme ne trouve pas le réconfort chez son propre mari, elle finit souvent par le chercher ailleurs !

Enfin, un autre amour impossible s'était glissé dans la vie de Ben. Nathalie, une jolie blonde russe aux yeux d'amende, trois ans plus âgée que lui. Un an plus tôt, Ben avait fait avec Papa et Maman une croisière sur la Volga. La cinquantaine de passagers du Iouri Dolgorouki était divisée en deux groupes antagonistes. Pour les uns, l'Union Soviétique était le pays modèle, pour les autres – le groupe dont faisaient partie Papa et Maman – l'URSS était synonyme de l'enfer. Ces anticommunistes se gardaient cependant de montrer leur aversion du régime, désireux qu'ils étaient de pouvoir entrer dans les églises orthodoxes et les musées d'État.

En tant que future prof de français, Nathalie jouait les serveuses dans le resto du Iouri Dolgorouki. Après sa journée de travail, elle apparaissait sur

le pont arrière où l'on pouvait danser aux rythmes d'un trio musical. C'est ainsi que Ben prit langue avec elle. Et surprise : elle se posait les mêmes questions au sujet de l'avenir que lui. En Occident, le slogan des punks *No future* résonnait de plus en plus fort, tandis que dans les pays de l'Est, l'avenir était, lui aussi, plus incertain que jamais.

Au terme de la croisière dans le port de Kazan, ils échangèrent leurs adresses, sans vraiment savoir si leurs lettres arriveraient ou pas. Ben écrivit le premier, et la réponse en français de Nathalie atteignit bel et bien la brasserie.

Ultérieurement, Ben et Nathalie évoqueraient le plus souvent les changements saisonniers, leurs états d'âme mais aussi leurs activités, Nathalie comme prof, Ben comme étudiant. Jamais cependant ils ne firent état de la révolution marxiste, déjà vieille de soixante ans en Union Soviétique. A-t-on jamais vu parler un athée de l'au-delà avec un croyant ?

Ils se référaient à leurs amours en des termes voilés pour qu'elles ne fassent pas de l'ombre à leur amitié. Ils ne pouvaient que supposer que leurs lettres étaient lues par des censeurs. Les missives de Nathalie affichaient le plus souvent un timbre à l'effigie de Iouri Gagarine, le premier homme dans l'espace. Par contre, les lettres de Ben arboraient dans un coin de l'enveloppe aérienne le hiératique roi des Belges. Mais n'en déplaise à leur contenu banal, ces lettres dégageaient, en pleine Guerre froide, beaucoup de chaleur et de tendresse !

#### 4

Le vingt août, alors que la mise en bouteille à la brasserie de la *kriek* – la bière de cerises dont la famille Bosch avait fait sa spécialité – n'était pas terminée, eut lieu à Cap Canaveral le lancement de la sonde Voyager 2. Le lancement de Voyager 1 aurait lieu à peine deux semaines plus tard, le cinq septembre. Les Apollos, dont un certain nombre circula autour de la lune et

dont certains alunirent même, n'avaient-ils pas été lancés depuis Cap Canaveral ?

Les deux sondes, pesant chacune moins d'une tonne, n'avaient cependant pas pour mission d'explorer la terre ou la lune, mais les confins du Système solaire.

La raison pour les lancements décalés d'à peine deux semaines se trouvait dans la position des quatre grandes planètes extérieures. Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune étaient alignées l'une après l'autre. C'était exceptionnel, car un tel phénomène ne se produisait que tous les cent septante-cinq ans !

« Encore une chance, » pensa Ben, « que je ne dois pas attendre cent septante-cinq ans avant de pouvoir le faire, ce foutu tour du monde ! »

Un jour – Ben ayant dépassé la soixantaine et les sondes disposant encore d'assez de carburant – celles-ci quitteraient le Système solaire. À l'intention des extraterrestres qu'ils rencontreraient au cours de leur voyage spatial, chaque sonde avait été pourvue d'un disque désigné pour rester intact plusieurs millions d'années. Fabriqué dans du cuivre doré, il était lui-même protégé par une housse d'aluminium dorée. En écoutant le disque, les extraterrestres seraient salués en cinquante-cinq langues et entendraient des bruits d'animaux sauvages.

Jimmy Carter, qui avait succédé à Gerald Ford, lui-même remplaçant Richard Nixon à la faveur du scandale du Watergate, enregistra le message suivant : « Des deux cents milliards d'étoiles dans la Voie lactée, certaines abritent sans doute des civilisations orientées sur l'espace. À ceux qui intercepteront une sonde Voyager, nous leur présentons le message suivant : *Nous tentons de survivre à notre époque pour survivre dans la vôtre. Nous espérons un jour, quand les problèmes auxquels nous faisons face seront résolus, pouvoir participer à une communauté de Civilisations Galactiques !* »

Quand Ben lut ce message, il pensa : « Les États-Unis feraient mieux de participer d'ores et déjà à une communauté de Civilisations Terrestres.

D'ailleurs, si ces sondes retombaient accidentellement sur terre, qui saurait encore qui était le président Carter ? »

## 5

Il va de soi que Ben s'intéressait davantage aux signes d'intelligence des trois femmes qui dominaient son horizon qu'à ceux de quelque extraterrestre de dedans ou de dehors du Système solaire que ce soit.

Il se disait d'ailleurs que les obstacles pour les atteindre étaient on ne peut plus terre à terre : le trajet vers Toulouse pour Aurore, le mariage de Joyce pour Joyce et le Rideau de Fer pour Nathalie.

Ben voyait dans ce tour du monde une opportunité pour contourner, ne fût-ce que temporairement, ces obstacles. Il réécrirait à Aurore tandis qu'il adresserait des messages anodins à Joyce.

À Nathalie, il ne pouvait hélas rien envoyer.

Sachant que les citoyens soviétiques pouvaient à peine visiter les autres pays de l'Est, n'importe quelle missive de Ben pouvait être perçue comme une provocation. Comme le message d'un gosse de riche qui aurait déclaré à son amie russe : *Vois donc comment nous pouvons aller où il nous plaît d'aller, et vous pas !*